

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA

Contes sur le suicide
Le Docteur Héraclius Gloss

GUY DE MAUPASSANT

Vive Mustapha!



ÉDITIONS ALLIA
16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e
2020

VIVE MUSTAPHA !

IL est bien difficile, vraiment, de se fier aux renseignements que nous fournit la presse française. Au moment où nos troupes marchaient vers Tunis, à travers le pays qu'on suppose encore être celui des Kroumirs, des journalistes, assurément mal intentionnés, ont fait courir des bruits fâcheux sur le sympathique Mustapha-ben-Ismail, que nous possédons aujourd'hui dans nos murs.

On racontait une histoire à peu près pareille à celle de la grande-duchesse de Gerolstein, nommant d'un seul coup général un beau garçon. Le Bey, semblable en cela aux vieux célibataires qui ne veulent être servis que par de jolies bonnes, aurait fait son premier ministre d'un petit, tout petit employé du palais, séduit par sa grâce et sa bonne mine.

On ajoutait que le jeune ministre avait pour nous une médiocre amitié, et qu'il l'avait plus d'une fois prouvé à notre consul.

On accuse vite en France. On tourne vite aussi. La même presse, aujourd'hui, n'a point assez d'encensoirs pour notre gracieux visiteur, qui est devenu notre ami, le meilleur de nos

Le présent ouvrage regroupe différents articles parus, parfois sous pseudonymes, entre 1881 et 1889 dans le journal *Le Gaulois*; ces articles ont été exhumés des archives de presse conservées dans les collections de la Bibliothèque Nationale de France, à travers la plateforme RetroNews.
© Éditions Allia, Paris, 2020.

amis, depuis que le képi galonné du général Bréart a franchi les portes de Tunis.

Que croire? Les articles d'alors ou ceux du jour? On me dira: "Cela n'a point d'importance. Mustapha est notre hôte, il est de bon goût de ne lui faire entendre que des paroles aimables." Très bien, j'admets cette raison; cependant, moi, lecteur abonné du journal, je demande à être renseigné, bien renseigné, jamais trompé par ma feuille.

Mustapha est notre hôte, c'est vrai; mais, si j'avais la fantaisie d'aller demain me promener à Naples, je serais l'hôte de l'Italie, ce qui n'empêcherait point nos doux voisins de m'en faire entendre de belles. Ce n'est pas moi qui l'ai invité ce ministre tunisien. – Mais, au fait, qui l'a invité à venir nous voir? Est-ce M. Grévy? Je ne crois pas; on dit même qu'il a paru un peu surpris de sa visite. Est-ce M. Duhamel, secrétaire intime de M. Grévy? ce n'est pas non plus vraisemblable. – M. Duhamel, qui jouit de toute l'amitié de son président, ne doit point voir d'un très bon œil le nouveau venu. Songez donc: on dit le jeune ambassadeur si charmant, si séduisant! On raconte qu'il a si complètement conquis la faveur de son maître! On affirme que son pouvoir sur le Bey

est si complet, qu'un nouveau cas de séduction peut se produire.

C'est bien incroyable, je l'avoue. Mais enfin, il faut toujours craindre, et je suis persuadé que le secrétaire de M. Grévy n'aurait aucun goût pour aller remplacer Mustapha près du Bey, en laissant à l'Élysée son heureux rival. Il est possible aussi que le Bey préfère les services de son ministre à ceux de M. Duhamel.

Qui donc a invité Mustapha? M. Gambetta. Non. – Dans quel but? – Autour de M. Gambetta, qui peut être intéressé à la visite du Tunisien? – Trompette? – Allons donc, quelle folie! – Mais pourtant?... Non, vraiment, ça n'a pas le sens commun.

Je ne trouverai pas, décidément. J'y renonce. Ainsi Mustapha est notre hôte. Soyons Écossais. Je ne sonderai point ses reins, mais je veux savoir, moi lecteur, abonné du journal, pourquoi les journalistes ont si vite changé d'allure à son égard, même avant qu'il eût mis le pied sur le sol de la France.

Cherchons. Relisons les récits des feuilles. Mustapha monte sur la *Jeanne d'Arc*. Il donne des brillants au capitaine, des brillants aux seconds, des brillants à droite, des brillants à gauche. Ah! diable. Est-ce que je brûlerais?

– Puis on parle d’une petite décoration vert et rouge dont il aurait apporté des milliers !
 – Tiens, y serais-je ? – Il arrive, il arrive. Les reporters sont là, presque le front par terre, comme en Orient, et ils murmurent quelque chose. – Quoi ? Mustapha a bien entendu, lui ; car sur son passage chacun, sur des tons différents, répète sans fin la même phrase. Les commissionnaires des gares, les cochers de fiacre, les garçons d’hôtel, tous ils disent d’un air humble, ainsi que les pauvres à la porte des églises : “Un petit Nicham, s’il vous plaît !” Comme on dirait : “Un petit sou !” Les pauvres ajoutent ordinairement : “Le bon Dieu vous rendra ça.” Les reporters, eux, ont une autre formule, la voici : Le journal vous revaudra ça en bonne copie.

L’hospitalité écossaise commence.

Le prince (il paraît qu’il est prince) avait annoncé son intention d’aller aux Halles en arrivant. Un journal très subtil, très rusé, très prévoyant, dément cette nouvelle. “Si vous allez aux Halles, Excellence, que ce soit incognito. Autrement on pourrait rire, faire des allusions. Qui sait ? le peuple français est blagueur, on vous appellerait peut-être cuisinier, histoire de plaisanter. Il ne faut pas marcher en aveugle à travers Paris, nous serons votre

caniche, Excellence. Nous savons exercer les devoirs de l’hospitalité, que diable ! Un petit Nicham, s’il vous plaît !

“Nous savons, d’ailleurs, ce qu’on doit dire des princes étrangers qui ont des décorations dans leurs poches. D’abord, vous aimez les arts, n’est-ce pas ? – Non. – Si, pardon, vous les aimez. Allez à l’Opéra. Nous parlerons de votre goût éclairé pour la musique. Vous avez bien entendu quelquefois un orgue de Barbarie, n’est-ce pas ? – Non. – Alors, une boîte à musique ? Je sais que le Bey possède une boîte à musique superbe dont il joue un petit air à ses ministres quand ils ont bien travaillé. Ça suffit. Vous adorez la musique. Vous verrez, d’ailleurs ; lisez le journal, demain.”

Ainsi de suite.

En récompense des éminents services rendus par lui de tous temps à la France, le gouvernement pense à le nommer, paraît-il, grand-officier de la Légion d’honneur. C’est une gloire pour cet ordre, en général, et pour chaque grand-officier en particulier. Quelqu’un, cependant (d’après les rumeurs perfides), aurait prétendu qu’une simple rosette suffirait à l’Excellence africaine. On accuse même un intime de l’Élysée d’avoir

soutenu cette opinion. Une basse jalousie seule pouvait inspirer ce malveillant.

Quand à vous, mes frères, qui remplissez avec dignité le sacerdoce de dire chaque jour vos pensées à la foule crédule qui vous lit, continuez à célébrer, tous les matins et tous les soirs, en style fleuri, l'envoyé charmant du Bey. Étudiez ses gestes ; écoutez sa voix musicale, suivez ses pas, apprenez ses goûts, dépeignez-nous tout cela avec enthousiasme ; soyez présents à son lever, à ses repas, à son coucher ! On avait affirmé dernièrement que son ignorance était tout orientale et princière, et que la *Cuisinière pratique* constituait le seul ouvrage européen qu'il eût lu. Démentez, mes frères, démentez ! S'il achète le *Bon jardinier* de Vilmorin pour cultiver les œillets du Bey, racontez qu'il s'est enseveli sous des traités de *Haute Agriculture*.

S'il se fait apporter à son hôtel une boîte de physique amusante ou quelque poupée nageuse pour les petits garçons qu'on élève au Bardo, annoncez bien vite qu'il a visité les cabinets de physique et qu'il étudie la mécanique. Dites (cela fait toujours bien) qu'il a demandé à M. Grévy la grâce de tous les détenus condamnés pour vagabondage

nocturne sous les ponts. Jurez qu'il est d'illustre origine – comment diable n'avez-vous pas encore pensé à établir son auguste généalogie ? – Cela d'ailleurs apaisera les scrupules tardifs de M. Mollard. Comparez-le à la comète qui vient d'apparaître en notre ciel. Ça, c'est une mine.

Encensez-le de tous les côtés. Affirmez-lui que nous tous, qui n'avons pas eu l'honneur de l'approcher, nous l'aimons de loin, sans le connaître, et que nous sommes fous de joie à la seule pensée qu'il daignera honorer de sa présence notre grande fête du 14 juillet. – Faites cela, vous dis-je, et vous recevrez, soyez-en sûrs, tout comme M. Vaucorbeil, Trompette et M. Grévy, la croix du Nicham-Iftikhar, – ce que je vous souhaite à tous ; – ainsi soit-il.

Guy de Maupassant

Le Gaulois, n° 656, jeudi 30 juin 1881

ALGER
À VOL D'OISEAU

Alger, 11 juillet.

VOIR l'Afrique était un de mes vieux rêves ;
et je voulais la voir, cette terre du soleil et du
sable, en plein été, sous la pesante chaleur,
dans l'éblouissement furieux de la lumière.

Tout le monde connaît la magnifique pièce
de vers du grand poète Leconte de Lisle :

Midi, roi des étés, épandu sur la plaine
Tombe, en nappe d'argent, des hauteurs du ciel bleu.
Tout se tait. L'air flamboie et brûle sans haleine ;
La terre est assoupie en sa robe de feu...

C'est le *Midi* du désert, le *Midi* épandu sur
la mer de sable immobile et illimitée qui m'a
fait quitter les bords *fleuris* de la Seine, chantés
par Mme Deshoulières, et les bains frais du
matin, et l'ombre verte des bois, pour traverser
les solitudes brûlantes du Sahara.

En ce moment, une autre cause donnait
encore, pour moi, à l'Algérie un attrait nou-
veau. Les populations musulmanes tentaient,
disait-on, un dernier effort contre nous.

On racontait que l'insurrection était partout,
que les anciens habitants fanatisés se soule-
vaient d'un bout à l'autre du pays, et c'était
une occasion peut-être unique de voir cette
lutte d'une religion, si puissante qu'elle fait des
forcenés de tous ses adeptes, contre la civilisa-
tion envahissante.

Beaucoup d'autres questions se lèvent et se
heurtent en Algérie ; et, chacun à Paris, comme
ici d'ailleurs, me semble les trancher avec une
hardiesse tranquille doublée d'une suffisance
admirable. Les bêtises, énormes à première
vue, débitées par les phraseurs avocats attirés
de notre colonie ; le point de vue étroit, patrio-
tique si l'on veut, mais odieusement inhumain
où ils se placent, donnent un désir ardent de
tenter de comprendre quelque chose à cette
situation unique au monde des populations
algériennes.

Après les beautés de nature que présente ce
pays, à côte de l'intérêt descriptif et platon-
iquement artistique, apparaît la question des
races, des mœurs, des tempéraments humains.

Flaubert disait quelquefois :

– On peut se figurer le désert avant de l'avoir
vu, mais ce qu'on ne s'imagine point, c'est la
tête d'un barbier arabe ou turc accroupi devant
sa porte.

Ici, je crois, personne ne cherche à savoir ce qui se passe dans cette tête de l'Arabe ou du Kabyle qui regarde passer l'Européen vainqueur.

Donc, en traversant l'Algérie, province par province, je m'efforcerai de saisir, si c'est possible, la situation exacte où se trouvent le colon et l'indigène. Je ferai cela sans parler pour l'un ou pour l'autre, sans tendresse pour l'Arabe et sans enthousiasme pour le sabre français.

Ce qui frappe d'abord quand on cause avec les habitants d'Alger, c'est leur ignorance invraisemblable sur tout ce qui touche à leur pays. En ce moment, par exemple, toute l'attention se porte vers Géryville, Saïda et autres lieux que fréquente en ses promenades inattendues le vagabond Bou-Aména. Eh bien ! si l'on demande aux citoyens d'Alger, les plus enragés à indiquer la solution nécessaire de toutes les difficultés pendantes, quelques détails précis sur cette contrée, ils ne savent rien, mais rien de rien.

Les immenses distances à parcourir d'un point à un autre sont une des causes de cette ignorance. Les renseignements fournis par les intéressés, soldats ou colons, peuvent être nécessairement suspects, et c'est là-dessus pourtant que sont échafaudés les

raisonnements. Ici, à part la troupe, personne ne voyage. Un habitant d'Alger ne connaît pas plus Oran qu'un Parisien ne connaît Carpentras. Quant à Saïda, les officiers seuls peuvent en parler avec quelque certitude.

Tant de descriptions d'Alger ont été faites que je n'en tenterai point une nouvelle. Rien n'est joli comme cette ville. C'est un rêve. De la pleine mer elle apparaît comme une tache blanche, qui grandit. On approche, la ville s'étend, devient distincte. Une immense terrasse longe le port avec des arcades élégantes. Au-dessus s'élèvent de grands hôtels européens et le quartier français ; au-dessus encore s'échelonne la ville arabe, amoncellement de petites maisons blanches, bizarres, enchevêtrées les unes dans les autres, séparées par des rues qui ressemblent à des souterrains clairs. L'étage supérieur est soutenu par des suites de bâtons peints en blanc ; les toits se touchent. Il y a des descentes brusques en des trous habités, des escaliers mystérieux vers des demeures qui semblent des terriers pleins de grouillantes familles arabes. Une femme passe, grave et voilée, et chevilles nues, des chevilles peu troublantes, noires des poussières accumulées sur les sueurs.